



Culture & Savoirs

THÉÂTRE

La vieille dame qui ne savait pas danser le sirtaki

Acteurs, metteurs en scène et performeurs, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini présentent *Ce ne andiamo...* Quand le théâtre se conjugue au présent et regarde le monde dans les yeux...



LA PIÈCE EST INSPIRÉE DU ROMAN *LE JUSTICIER D'ATHÈNES* DE PETROS MARKARIS. PHOTO ELISABETH CARECCHIO



Elles étaient quatre vieilles dames. Quatre retraitées, sans familles, sans enfants, ni chiens. Elles s'appelaient Ekaterni Sektaridi, Angeliki Stathopoulou, Loukia Haritonidou et Vassiliki Patsi. En 2013, leur retraite a été réduite de moitié. Elles ne pouvaient plus payer leurs médicaments. « *Quatre retraitées en moins, cela vous aidera à vivre. Nous partons pour ne plus vous donner de soucis.* »

C'est cette dernière phrase qui donne le titre au spectacle conçu par Daria Deflorian et Antonio Tagliarini. Comment le théâtre peut-il arrêter de filer la métaphore pour regarder le monde contemporain dans les yeux ? Est-ce utile ? Nécessaire ? Possible, impossible ? Ces interrogations-là, les deux co-metteurs en scène, ainsi que Monica Piseddu et Valentino Villa, les deux acteurs qui les accompagnent tout au long du spectacle, aucun ne les contourne. Ils les affrontent dans des échanges sensibles et vifs où ils sont à la fois les acteurs et les personnages de cette pièce ; où derrière le suicide de ces quatre femmes qui, jusqu'ici, n'avaient jamais fait parler d'elles, se dessine le portrait de quatre femmes qui disent non. Non à ce monde où les êtres ne sont plus considérés sauf à l'aune de la rentabilité. Elles ne sont plus rentables. Elles ont choisi de refuser ce monde égoïste, de ne plus avoir honte. Elles sont libres de vivre ou de mourir. Elles choisissent la mort dans un sursaut de dignité, la seule chose que les affairistes mondiaux ne leur ont pas ôtée. Pour Daria Deflorian, « *il faut dire non : pas un non passif, négatif, mais ce non vital qui devient une forme de survie* ». Comme les acteurs de la pièce, on suit leur cheminement, leurs doutes, on a le cœur et l'estomac noués, mais personne ne subit, point

de constat accablant ni de culpabilité ou de mauvaise conscience distillée comme c'est trop souvent le cas au théâtre et ailleurs. Ici, le propos est sans fard, brut, radical : on est avec eux ou on reste chez soi, à se lamenter entre deux séries télévisées. Le théâtre redevient le lieu de la pensée et de l'intelligence, d'une prise de conscience collective. Avec rien, trois fois rien. Une table et trois chaises. Et quatre cartes d'identité posées sur cette vieille table en Formica. Elles étaient anonymes. Elles ont un nom. On imagine leur intérieur propre, quelques napperons en dentelle posés sur les accoudoirs des fauteuils. Il y a celle qui n'avait jamais appris à danser le sirtaki et demande à ses amies de lui apprendre au moins quelques pas. Puis, c'est au tour des acteurs de se demander comment croiser les bras sur leur corps allongé : sur la poitrine, sous la poitrine ? C'est la vie qui est là, un souffle régulier qui nous tient en haleine, nous bouleverse et nous enthousiasme. Un théâtre pauvre – pourrait-il en être autrement, compte tenu des difficultés auxquelles est confronté le théâtre en Italie –, mais un théâtre vivant, pétri de chair et d'humanité. *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni* est le premier volet d'une série italienne. Il sera suivi de *Reality* et de *l'Origine del mondo*, d'après le texte et la mise en scène de Lucia Calamaro. Sans compter le splendide *les Géants de la montagne*, de Pirandello, mis en scène par Stéphane Braunschweig et dans lequel on retrouve Daria Deflorian... On a besoin d'Italie et de Grèce, ces temps-ci... ■

MARIE-JOSÉ SIRACH

Jusqu'au 27 septembre au Théâtre de la colline. 01 44 62 52 52.